

# L'IBLA A VINGT-CINQ ANS

par A. DEMEERSEMAN

La présente livraison consacre la parution du centième numéro de la Revue *I B L A*. Il est difficile de concevoir l'annonce d'un tel anniversaire, sans que la question de la Revue elle-même, de ses directions et orientations générales, de la mise en œuvre de son programme et de ses objectifs, ne soit discutée de quelque manière et soumise à un examen critique. Qu'en penserons-nous donc ? Encore que le problème soulevé soit tout proche de nous et nous habite pour ainsi dire, la difficulté classique de sortir de soi pour regarder avec une totale sérénité ce qui nous touche de si près nous conseille de nous en remettre à l'opinion de nos fidèles lecteurs et correspondants. Bénéficiant d'un recul privilégié, nous les croyons en la matière meilleurs juges que nous-mêmes. Immergé dans le milieu où la Revue s'alimente, il nous paraît bien difficile d'apprécier ses travaux et ses recherches avec toute l'impartialité voulue. Nous les avons trop vécus. Ils font désormais partie de nous-même. Faire aux uns et aux autres leur juste place n'est pas en notre pouvoir et nous paraît entreprise désespérée.

Une seule voie nous reste ouverte : la consultation de témoins qui ignorent les sentiments et échappent par leur nature même aux estimations d'ordre subjectif, nous voulons parler des chiffres.

Les cent livraisons de la Revue représentent un ensemble de 623 Etudes, 21 Chroniques, 171 Comptes-Rendus, sans parler des contributions bibliographiques originales (4) et des Références. Le tableau ci-joint en donne le détail et souligne d'une manière qui nous paraît suggestive la hiérarchie des principaux centres d'intérêt de la Revue. Nous avons groupé sous quelques titres généraux les disciplines connexes, dans le dessein de favoriser une vision globale plus parlante.

On s'apercevra au premier coup d'œil que *Linguistique* et *Folklore* avec leurs 132 articles occupent une place de choix. L'importance attachée à la linguistique en particulier doit s'interpréter en fonction de l'option fondamentale de la Revue en faveur de la langue et de la culture arabes qui ont toujours été considérées par elle comme inséparables de la destinée de la nation tunisienne et comme l'expression privilégiée de sa personnalité. La contribution spécifique de la Revue à la langue littéraire et la culture arabes a consisté principalement dans la traduction, la présentation, le commentaire de 32 textes empruntés aux grands penseurs de l'Islam et choisis en raison de leur portée pour l'étude des sciences musulmanes en général. Nous mentionnerons spécialement la philosophie musulmane, le *kalâm*, l'éthique, la mystique, l'histoire, la pédagogie.

En marge des expressions de la pensée arabo-musulmane sous sa forme la plus cultivée, une attention particulière a été réservée aux formes les plus originales de la sagesse populaire (103 Etudes); l'étude des contes, des proverbes, des énigmes, etc... et leur traduction, ont été généralement accompagnées d'un appareil de notes d'ordre grammatical, phonétique ou lexicographique.

Sur les 90 études de *Sociologie* et d'*Ethnographie*, 50 appartiennent à la Sociologie proprement dite. Elles sont caractérisées par la grande variété des sujets traités et par l'éclectisme des méthodes employées. Dans ce vaste domaine ouvert à la recherche, où tant reste à faire, les pionniers ne doivent pas considérer comme une tâche de seconde zone, celle de recueillir modestement les fragments épars d'une réalité dont on saisit encore bien malaisément l'ensemble.

*Culture et littérature* groupent 71 études; mais, si l'on ajoute les 48 comptes-rendus, on aboutit à un chiffre (119) qui n'est pas très éloigné de celui qui est attribué à la linguistique et au folklore (132 études, mais 11 comptes-rendus seulement). Les aspects de la culture qui ont suscité l'intérêt principal de nos collaborateurs sont ceux qui mettent en relief les courants intellectuels et scientifiques les plus marquants de la Tunisie, de l'Afrique du Nord ou de l'Islam en général, ainsi que leurs orientations spécifiques. L'étude de l'activité des Revues spécialisées, l'élaboration des bibliographies originales ou des publications nouvelles, en élargissant le champ de la curiosité et de la recherche, a apporté un complément non négligeable pour l'initiation aux problèmes culturels généraux ou particuliers.

A la littérature sont consacrés 35 études et 26 comptes-rendus. De 1944 à 1954, des textes d'arabe littéraire empruntés aux auteurs anciens ont été traduits (Akhtal, Farazdaq, Djarir, Abû Firas al-Ḥamadani, Abû l-°Atâhiya, Al-Ma°ari, Ibn Tufayl, Ibn al-Muqaffa° — pour ce dernier la traduction est due au regretté Farid al-Ghazi), ainsi que des poèmes d'auteurs tunisiens anciens (« Tunis chantée par ses poètes ») ou modernes (Abû l-Qasim ach-Chabbi). Les tendances de la littérature arabe moderne ont été l'objet d'une série d'études et d'aperçus. Il faut signaler aussi une analyse de l'ensemble des anciennes Revues tunisiennes de langue arabe (« Soixante ans de pensée tunisienne à travers les Revues »).

Le regroupement dans un grand ensemble de tout ce qui se rapporte à la formation humaine (*Education, Enseignement, Pédagogie*), à partir de l'enfance jusqu'à la jeunesse avec ses prolongements, paraissait s'imposer. Sujet capital, en vérité, et qui se trouve être au centre des préoccupations familiales, sociales, nationales. Le nombre d'études qui s'y rapportent (66) avec prédominance des problèmes relatifs à l'Education (14 études, 3 chroniques), à la Jeunesse (12 études, 3 chroniques, 4 comptes-rendus), à l'Enseignement (8 études, 4 chroniques) prouve au

minimum que cet aspect de la réalité a été l'objet d'une attention particulière. Du point de vue de la Pédagogie, nous noterons la traduction du texte d'Al-Ghazzâli « sur l'éducation des enfants dès le premier âge » (Traduction du regretté P. A. Renon).

*Economie, Travail, Agriculture, Santé* doivent être classés avec l'Enseignement parmi les départements-clefs de l'organisation d'un Etat moderne. On ne peut pas dire que leur importance ait été minimisée : 57 études, 19 comptes-rendus. L'Agriculture avec ses 22 études et ses 7 comptes-rendus occupe la première place dans cet ensemble. L'Economie (21 études, 7 comptes-rendus) vient immédiatement après. Travail (9 études, 3 comptes-rendus) et Santé (5 études, 1 chronique, 2 comptes-rendus), sans avoir été délaissés représentent assurément des chiffres plus modestes.

Les multiples branches des sciences islamiques ont été réunies sous le vocable générique, *Islam*. La contribution de la Revue à ce vaste ensemble totalise 54 études, 6 chroniques, 37 comptes-rendus. Sur ce nombre, on doit attribuer une part importante à l'Ethique (15 études, 1 chronique, 2 comptes-rendus) et au Droit (13 études, 4 chroniques, 2 comptes-rendus).

De 1947 à 1958, des traductions de textes en arabe littéraire concernant la théologie, l'éthique, la mystique musulmanes concrétisent un effort d'approche à l'égard des penseurs de l'Islam. Il suffira de noter les auteurs suivants : Al-Ghazzâli, Avicenne, Al-Firkâwi, Baqillâni, Abû Zakariya, Al-Dharif. La plupart des traductions annotées sont dues à des spécialistes (L. Gardet, G. Anawati, L. Bercher).

*Histoire et Géographie humaine* viennent en septième lieu avec 52 études, mais si l'on consulte le chiffre des comptes-rendus (41) on s'aperçoit qu'il rejoint à quelques unités près le nombre le plus élevé (48) attribué à Culture et Littérature. L'apport historique (22 études, 32 comptes-rendus) est constitué en grande partie par des analyses de textes et par des biographies, tandis que la contribution géographique en ce qu'elle a de plus important a été étoffée par des monographies régionales. Il importe de noter particulièrement la traduction d'une série de textes en arabe littéraire qui intéressent l'histoire de la Tunisie. Elles ont été entreprises de 1949 à 1957 : Histoire des Banou l-Khalaf de Nefta, — Les femmes de l'époque aghlabide, — Définition de Tunis (Ibn Abi Dinâr), — Coutumes des fêtes à Tunis au XVII<sup>e</sup> siècle (Ibn Abi Dinâr), — Textes relatifs à l'imprimerie, — Sports équestres à Tunis au XIX<sup>e</sup> siècle (Baïram).

*Philosophie et Psychologie* ont été l'objet de 42 études et de 11 comptes-rendus. L'orientation spécifique de la Revue laisse assez entendre qu'il ne s'agit pas de recherches sur la philosophie en général, mais de la philosophie musulmane et de la psychologie appliquée aux réalités sociales de la Tunisie ou d'autres pays musulmans. C'est cette

dernière qui a capté la plus large part des efforts de nos auteurs (33 études et 4 comptes-rendus). Deux philosophes ont été l'objet d'une étude approfondie : Al-Ghazzâli (numéro spécial) auquel ont été consacrées des traductions et des analyses : conception de l'homme (L. Gardet), l'observation de la nature et son utilisation (M. Borrmans) et Avicenne : la philosophie de l'être, la personnalité d'Avicenne, etc... (A. M. Goichon), « l'homme volant » et le « Cogito » de Descartes, Anthropologie et Cosmogonie (E. Galindo-Aguilar).

*Industrie et Artisanat* groupent 30 études et 11 comptes-rendus. Les monographies artisanales (26) auxquelles on doit ajouter les comptes-rendus (10) comportent en général une partie purement technique, mais aussi une partie linguistique et folklorique, et se préoccupent de situer l'artisan lui-même au centre de son métier. Par leur valeur technique et leur souci de l'humain, elles sont une des richesses des années plus anciennes de notre publication.

*Famille et Féminisme*, terrains d'observation privilégiés pour l'étude de la marche de l'évolution, ont fait l'objet de 29 études, 2 chroniques, 2 comptes-rendus. Les problèmes du féminisme en Tunisie — à partir de l'Indépendance on pourrait parler d'une révolution féministe — ont servi de thèmes à 18 études et 1 compte-rendu. Les répercussions des transformations culturelles, sociales, nationales sur les structures familiales ont suscité des recherches parallèles (11 études, 1 chronique, 1 compte-rendu).

*Arts, Architecture, Urbanisme*, en dépit de leur noblesse, sont les parents pauvres de notre classement (10 études, 3 chroniques, 2 comptes-rendus). Constatation amère, mais les regrets sont impuissants en face de la rigueur des chiffres.

Au terme de cet examen numérique, une réflexion se présente spontanément à l'esprit : les limites de sa signification. Nous avons accordé aux chiffres notre confiance sur leur terrain propre, mais nous nous refusons à aller au delà. On n'ignore pas où s'arrêtent les frontières des appréciations chiffrées, même quand les éléments sont d'une authenticité rigoureuse. Notre propre classement n'échappe pas à la règle et ne saurait prétendre assurément décider de la valeur intrinsèque des recherches précitées. Son témoignage est valable seulement pour marquer la place qu'a occupée telle recherche ou telle discipline dans les préoccupations de nos collaborateurs. Sur ce point, il ne saurait être contesté.

Dépassons maintenant l'horizon étroit des nombres et essayons de serrer de plus près l'orientation de la Revue.

Une première observation nous sollicite : elle est totalement centrée sur les *sciences humaines*. C'est dire que l'homme et la société humaine représentent son objet formel et sa finalité secrète. Nous avons

dégagé 11 grands centres d'intérêt afin de mettre en lumière les directions adoptées. Nous avons classé, divisé les différentes disciplines parce que l'infirmité de l'esprit humain l'exige. Avant de songer à une vue synthétique de la réalité, une modeste analyse s'impose, sous peine de l'appauvrir. Chaque science mérite d'ailleurs une mention à part, car chacune a son objet particulier, ses procédés, ses moyens d'enquête, ses prétentions légitimes. On a raison de surcroît de parler de sciences au pluriel, sciences humaines. Quoique réunies sous le même vocable, l'illusion serait grande de les considérer comme un ensemble réel encore inachevé et destiné à aboutir à un « total substantiel et organique ». Il reste tout de même que la variété est un principe de dispersion, à moins qu'elle ne soit dominée par un principe d'harmonie. Dans un paysage, toutes les lignes et les formes ont leur signification, mais sa beauté résulte de ce que les éléments différents s'inscrivent et se marient dans un ensemble. Sous-jacent à nos recherches, le souci de l'humain — que souligne très heureusement le titre général de *sciences humaines* — permet de mesurer la vraie portée de l'effort entrepris. Etude de la personne humaine et de la société à laquelle elle appartient, qu'est-ce à dire, sinon respect de la hiérarchie des valeurs, respect d'une réalité qui est d'accord avec une intention de l'esprit. A cette lumière, la contribution globale de la Revue apparaîtra sous son vrai jour.

Une deuxième observation : *l'orientation tunisienne de la Revue*. Nous n'avons pas à en faire mystère : la Revue porte la marque du milieu où elle a pris racine. La relation avec le sol et ses habitants est concrètement signifiée par la présence vivante d'un bon nombre de Tunisiens à notre publication. La paternité de 63 études, au moins, leur revient; mais ce n'est pas assez dire. Des intellectuels, qui ont rang dans la culture de leur pays et dans la culture humaine en général se sont appliqués avec zèle et désintéressement à orienter les recherches et à contrôler leur mise en œuvre. Sans leur intervention permanente, la Revue n'aurait certainement pas la physionomie qu'elle a prise. C'est grâce à eux que nos collaborateurs ont pris un intérêt croissant aux problèmes vitaux de la Tunisie, les trouvant de jour en jour plus fertiles en réflexions. Les recherches qui comportent des notations minutieuses, qui exigent que le chercheur soit aux aguets pour saisir dans la marche de l'évolution les moments de transition ou de crise où les drames humains se ramassent, n'auraient pu sans eux se flatter d'en apporter une exacte interprétation. Par leur expérience irremplaçable (« Le fils de la maison sait mieux que quiconque ce qui se passe chez lui ») ils ont exercé sur l'esprit de nos collaborateurs, sur leurs goûts, sur leurs méthodes elles-mêmes une influence considérable. Le trait caractéristique de la Revue est donc qu'on ne pourrait la couper de ses racines tunisiennes, sans la mutiler, sans attenter à sa vie. La Tunisie peut être considérée comme le noyau central autour duquel se sont formées et développées les différentes sections de la Revue. On doit lui

attribuer 416 études, 30 chroniques, 71 comptes-rendus au minimum. De tels chiffres ont leur éloquence. Au vrai, un lecteur averti n'aurait nulle difficulté à découvrir, à travers la variation du choix des thèmes étudiés, les évolutions successives de la Tunisie elle-même, la Revue s'étant efforcé au cours des années, d'en apporter l'écho et d'en être en quelque sorte le reflet. L'équipe de l'IBLA ne travaille pas isolément, mais s'insère dans le contexte d'un pays en pleine évolution et expérimente sa méthode d'interprétation sur la base des données qu'il lui suggère ou lui impose. C'est ainsi, par exemple, que l'apparition scudaine en 1953 (« Réalités économiques et problèmes sociaux en Tunisie » de M. Callens), en 1954 (« Economie de la Tunisie » de R. Barre) des premiers articles sur l'Economie, bientôt suivis (1955-1957) de numéros spéciaux sur le même sujet, coïncide exactement avec la naissance de préoccupations, nouvelles dans le pays, qui aboutiront finalement à l'élaboration d'un Plan.

La série de ses 7 *Numéros spéciaux* nous paraît très révélatrice, plus révélatrice encore des articulations-maitresses qui marquent le passage à telle ou telle étape, à telle ou telle forme de l'évolution de la Tunisie :

- 1955 « Chômage et sous-emploi en Tunisie »;
- 1956 « Jeunesse Tunisienne »;
- 1957 « L'eau et les hommes »;
- 1958 « Al-Ghazzâli »;
- 1959 « Education des adultes »;
- 1960 « Sciences humaines »;
- 1961 « Tunisie après l'Indépendance ».

Il n'est guère douteux que la Revue porte la marque de la fermentation des esprits qui a marqué la Tunisie durant les dernières décades et singulièrement depuis l'Indépendance. Il y aurait d'ailleurs bien des réflexions à faire, à ce propos, sur la question plus générale de l'utilité d'une implantation précise pour une Revue consacrée aux sciences humaines. Qu'il nous suffise de le faire remarquer, c'est en raison même de son enracinement dans une terre bien délimitée — qui se trouve être par surcroît un champ d'expérimentation passionnant — que la nôtre croit pouvoir avec plus de sécurité rejoindre l'universel. Elle nous paraît avoir ainsi beaucoup plus de chances de l'atteindre que si elle prétendait s'arracher à toute forme déterminée. Une Revue qui entend être ce qu'on appelle un arbre, a la faculté de s'enrichir d'apports étrangers. Comme lui, elle ne refuse pas une greffe étrangère à sa nature; elle sait que par là elle portera des fruits nouveaux, tout en restant elle-même. Mais il faut s'en aviser, la greffe n'est qu'une greffe. N'ayant pas d'être propre, elle n'existe que par l'arbre dont elle reçoit la vie et la sève.

Quittons la parabole; les recherches principales de la Revue ont un terrain d'observation des plus vivants et des plus concrets. De ce simple fait, on pourra augurer qu'elle sera inclinée vers un certain réalisme et qu'elle cultivera une défiance combien justifiée à l'égard des généralisa-

tions trop hâtives. Sa spécialisation bien localisée, loin d'encourager des déductions qui la conduiraient tout droit et presque mécaniquement à la formule de l'absolu, renforce au contraire le sens du relatif. Et c'est bien dans cette perspective que la Revue recherche un complément et un enrichissement au dehors, en nouant des contacts avec les grands courants culturels, moraux, familiaux, nationaux, qui caractérisent les autres pays. Son système de « Références » envers lequel les encouragements n'ont pas été ménagés, en témoigne, comme le prouvent également les articles consacrés : à l'Algérie (18 études, 27 comptes-rendus) — au Maroc (4 études, 18 comptes-rendus) — au Maghreb en général (15 études, 12 comptes-rendus) — ainsi qu'à un certain nombre d'autres contrées : Liban, Syrie, Egypte, Turquie, Iran, Inde, Pakistan, Chine, Arabie, Yemen, Cameroun, Madagascar, Sénégal, Lybie, Fezzan, Espagne, Autriche, Hongrie, Yougoslavie, etc.

Une troisième observation : *Personnalité de la Revue.*

Comme toute Revue, tant soit peu structurée, la Revue IBLA a sa personnalité. Il est plus malaisé de définir celle-ci que d'en constater l'existence. On ne se trompera guère en disant qu'elle a son histoire marquée par le temps et son esprit propre.

Elle a d'abord son *passé* qu'elle ne saurait renier. Ce n'est pas une singularité : dans le perpétuel changement, il y a une continuité. Le centième numéro le souligne sans fausse pudeur, encore qu'il n'évoque en rien un centenaire. Aucun terme n'est fixé à l'avance pour les Revues et en fait rien n'est plus inégal que leur durée. Il en est qui achèvent en un peu de temps leur destin, d'autres réussissent à se perpétuer. Quelqu'un a osé le prétendre, à mesure qu'un homme vieillit, s'estompent ses plus gros défauts, apparaissent en relief ses qualités les plus précieuses. Une Revue serait très flattée, si elle avait l'heur de bénéficier d'un jugement empreint d'un si généreux optimisme. Sans pousser la candeur jusqu'à un palier aussi élevé, nous nous contenterons de penser que la grandeur du but à atteindre a préservé de la lassitude les collaborateurs de cette Revue et a servi à bander leurs énergies. Ils se sont tracés un programme auquel ils se sont voulu obstinément fidèles. C'est le seul point dont ils tirent quelque fierté. La volonté définit un caractère beaucoup plus que l'intelligence. Le premier devoir d'une Revue est de se défendre contre les assauts du doute, sa première qualité est sans doute de durer. Ascèse exigeante : l'homme se lasse vite de ce qui dure, et la mort guette toutes les entreprises humaines. Le poète le dit, ce sont les plus beaux arbres qui, dans la forêt, attirent le bûcheron.

Cette phrase mélancolique ne doit pas donner le change au lecteur. La Revue connaît un *présent* bien vivant. Elle aspire à être le reflet d'un pays qui fait l'expérience de son indépendance, ce qui lui permet de se renouveler sans cesse, avec quelques tâtonnements et flottements auxquels la maturité la plus affermie ne saurait prétendre d'ailleurs

échapper. Ses « Chroniques » n'ont vu le jour qu'avec l'Indépendance et lui doivent le meilleur d'elles-mêmes. Elles donnent une idée précise des initiatives nouvelles et de leur révolutionnaire audace. Le numéro spécial de 1961 a tracé un tableau-bilan de cinq ans d'indépendance.

Parlerons-nous de l'avenir de la Revue ? Cela pourrait paraître quelque peu prétentieux, étant donné le mystère et l'inconnu dont on est accoutumé de l'envelopper. L'idée de choix et de liberté corrige toutefois ce que peuvent avoir d'aventureux les anticipations sur le devenir des efforts humains. Une prise de conscience de la personnalité de notre publication de la part de nos collaborateurs, dont le nombre ou la qualité grandissent au cours des années, ne nous livre pas au caprice des puissances hagardes que l'imagination se plaît à attribuer au hasard. Nos chercheurs ne sont pas des êtres passifs. Ce sont des hommes, c'est-à-dire des êtres qui choisissent. Leurs options sont prises en connaissance de cause. Dans ce qu'ils ont déjà réalisé, ils trouvent des jalons sûrs et des lieux d'étape. Quel que soit leur âge, ils restent des êtres jeunes qui sont encore à s'étonner de ce qu'ils voient et de ce qui les touche. Une chose nous rassure pleinement : le devenir de la Revue repose en totalité sur leur volonté de durer. Nous croyons celle-ci lucide et ferme.

Il convient maintenant de le préciser, le pivot de la Revue est son esprit. Peut-il se glorifier de quelque originalité ? A première vue, une réponse affirmative apparaîtrait de notre part pénible outrecuidance. Il n'est de Revue à prétention scientifique même élémentaire qui ne se veuille fidèle à son objet, respectueuse du réel, amie de l'homme, animée d'un esprit de disponibilité et de service. Toute Revue sérieusement conduite tend à s'établir dans cette région sereine. Il n'en reste pas moins vrai que chacune d'entre elles y dresse sa tente à sa manière, en sorte que chacune peut par ce biais émettre quelque prétention à l'originalité. Or, la gratitude nous presse d'en faire l'aveu, la Revue IBLA a hérité de la Tunisie tel ou tel trait qui la caractérise et celle-ci n'est pas étrangère à la découverte de ses racines profondes. Expliquons-nous.

Par le fait qu'elles ont l'homme comme centre d'intérêt, les sciences humaines ne sauraient s'enfermer dans des cadres rigides, sans être infidèles à leur vocation. Si leurs méthodes ont leur rigueur obligatoire, elles n'en sont pas autorisées pour autant à faire de l'homme un objet. Tentation d'irrespect qui les guette, et leur a fait, en vérité, beaucoup de mal.

Nous connaissions un tel péril, mais nous devons l'avouer, c'est la Tunisie qui nous a forcés à en prendre une nouvelle conscience, une conscience si neuve, si concrète, qu'elle nous a laissés l'impression à certains moments de nous le révéler. Ce pays a, en effet, ses exigences. Elles sont marquées par une volonté de persuasion dont la forme nuancée n'exclut pas la fermeté. Précisons, que nous avons cru remarquer à l'état

de souhait, pas toujours exprimé, et sous forme d'aspiration plus ou moins confuse, une exigence fondamentale à l'égard de tout ce qui est humain. Dès qu'une entaille est faite à celle-ci, ce qui arrive assurément en ce bas monde, on perçoit comme une protestation sourde au sein de la collectivité; cela n'est pas nécessairement formulé en langage clair, mais se laisse aisément deviner.

Une question se pose : en fonction de cette tendance générale quelle pourrait bien être à l'égard des données des sciences humaines les exigences de la Tunisie, exigences considérées en ce qu'elles ont de spécifique et exception faite de telle ou telle attitude individuelle ? De la part des enquêtes, des recherches, des prospections, des introspections qui concernent directement l'homme, que serait-elle tentée de réclamer en définitive ? Tout simplement qu'elles soient humaines, autrement dit, qu'elles respectent le mystère que l'homme représente, qu'il s'agisse d'un individu ou d'un peuple. Dans une étude donnée, on peut supposer qu'elle aimerait à y retrouver, avec ce respect fondamental, un certain reflet de l'homme lui-même, une certaine souplesse qui évoque la vie dans sa complexité, une absence de contrainte qui soit un écho de sa liberté et des conditionnements qui la limitent, bref une adaptation nuancée. Allons plus loin dans l'analyse; si admiratrice qu'elle soit de la science comme telle, il nous semble qu'elle serait encline à majorer ses exigences, quand il s'agit des sciences humaines. Par rapport à elles, on oserait affirmer qu'elle n'hésiterait pas à se montrer chatouilleuse. Étudier l'homme, comme on étudie un insecte, voilà qui prendrait à ses yeux allure d'un sacrilège envers la création tout entière. On ne doit pas assurément canoniser la subjectivité, mettre en péril la froide impartialité de la science. Eprise d'un supplément d'instruction et de culture, la Tunisie ne saurait l'ignorer. Par ses élites intellectuelles, elle applaudit sans réserve au progrès humain. Loin de refuser les données nouvelles des sciences humaines, elle les accueille avec joie, mais il ne faut pas se le dissimuler, elle souhaite grandement que l'homme n'en fasse pas les frais.

Si notre interprétation est exacte, si elle a du moins quelque fondement dans la réalité, on est autorisé à se demander si son inquiétude par rapport au respect du facteur humain ne serait pas un service signalé rendu à la cause de sciences qui se veulent humaines. De telles exigences ne rejoignent-elles pas celles du réel humain lui-même ?

Dans le grave débat dont les sciences humaines sont l'objet, la Revue IBLA ne saurait céder qu'elle s'en est remise sans faux scrupule au verdict du pays qui lui a donné naissance. La raison foncière et des plus scientifiques. Dans toute recherche qui touche de près ou de loin au mystère de la personne, individu ou nation, il est une intuition de l'autre qui ne peut être le fruit que de l'amour. Or, tel nous paraît être le contenu

de l'un des aspects les plus élevés, pas toujours des plus perçus, de la personnalité de la Tunisie. Il convient de le dire, un Tunisien d'un certain niveau culturel ne saurait reconnaître sans objection la nécessité des analyses les plus cruelles et les plus impitoyables dont les méthodes scientifiques se sont fait un métier. Une surprise nous attend : dans la mesure où il incarnerait les dispositions nationales en leur tréfonds, on ne manquerait pas de le trouver mal à l'aise devant les acquisitions qui ne laissent percer ni une once d'estime, ni une once d'affection ou d'humaine sympathie à l'égard de l'homme comme tel. A analyser les choses à une certaine profondeur, la Tunisie, n'était sa tolérance, se plairait même à disputer le droit d'écrire à qui considère le tact comme une vertu dérisoire. Exigence, que les sciences dont nous parlons nous paraissent devoir approuver au fond : la bienveillance, voire l'affection, ne favorisent-elles pas un approfondissement où l'objectivité la plus scrupuleuse trouve finalement son compte ? L'intelligence a sa lucidité; sans l'amour, sa clairvoyance est orpheline. Toute œuvre véritablement humaine et destinée à braver les atteintes du temps se devrait d'en tenir compte.

Le centième numéro de cette Revue est heureux de dégager, en pleine lumière, un point de vue qu'elle partage et dont ce pays lui a permis précisément de faire l'un des principes essentiels de sa connaissance.

O b j e t	Etudes	Chroniques	Comptes-rendus
Linguistique et Folklore	132	1	11
Sociologie et Ethnographie	90		10
Culture et Littérature	71	5	48
Enfance, Jeunesse, Enseignement, Education, Pédagogie	66	9	5
Economie, Travail, Agriculture, Santé	57		19
Islam : Coran, Kalâm, Droit, Ethique, Mystique	54	6	37
Histoire et Géographie humaine	52		41
Philosophie et Psychologie	42		11
Industrie et Artisanat	30		11
Famille et Féminisme	29	2	2
Arts, Architecture, Urbanisme	10	3	2